



HAL
open science

D'Abel-Rémusat à Pelliot: la contribution des sinologues du Collège de France à la redécouverte de l'Asie centrale

Frantz Grenet

► To cite this version:

Frantz Grenet. D'Abel-Rémusat à Pelliot: la contribution des sinologues du Collège de France à la redécouverte de l'Asie centrale. Pierre-Etienne Will; Michel Zink. Jean-Pierre Abel-Rémusat et ses successeurs. Deux cents ans de sinologie française en France et en Chine, Peeters publishers, pp.231-244, 2020, Actes de colloque (AIBL), 9782877543927. <hal-04033909>

HAL Id: hal-04033909

<https://hal.science/hal-04033909v1>

Submitted on 17 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

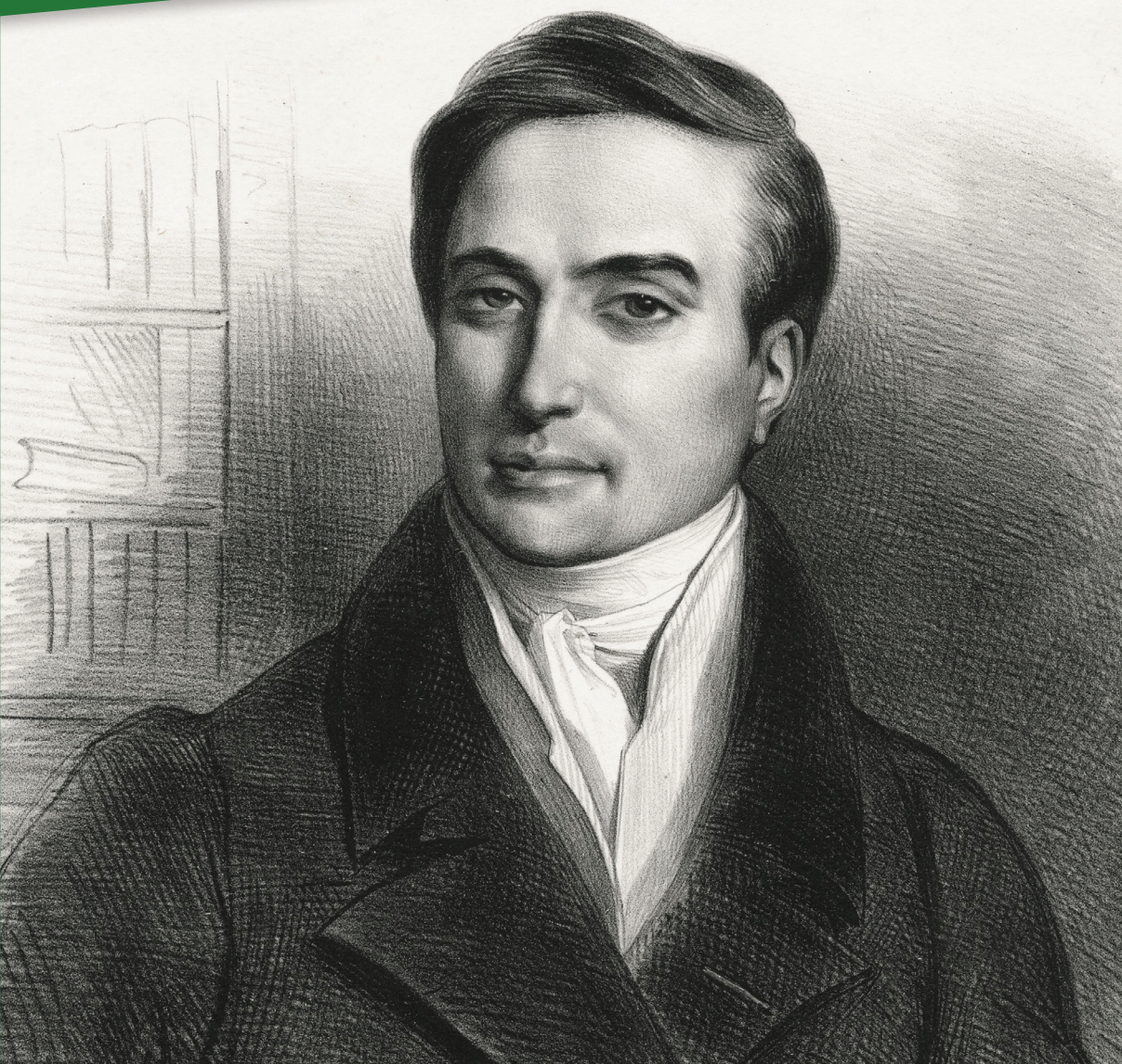


HAL Authorization

Jean-Pierre Abel-Rémusat et ses successeurs.
Deux cents ans de sinologie française
en France et en Chine

Pierre-Étienne WILL et Michel ZINK éd.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES



D'ABEL-RÉMUSAT À PELLIOT : LA CONTRIBUTION DES SINOLOGUES DU COLLÈGE DE FRANCE À LA REDÉCOUVERTE DE L'ASIE CENTRALE

Le 8 mai 1818, Jean-Pierre Abel-Rémusat prononçait devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ses « Remarques sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident »¹. Bien plus tard Édouard Chavannes, pourtant assez avare d'éloges sur son lointain prédécesseur au Collège de France, devait y reconnaître le manifeste fondateur des études sinologiques sur les pays d'au-delà du Pamir : « Abel-Rémusat est le premier à avoir attiré l'attention du monde savant sur ce texte »². Ce texte, c'est la notice du *Xin Tangshu* 新唐書 (chap. 215) sur la réorganisation administrative d'une partie des « Pays d'Occident » au lendemain de la chute de l'Empire turc occidental en 658. Pour la première fois cette notice était replacée dans son contexte exact, tant géographique qu'historique.

Certes, le pionnier Joseph Deguignes ne l'avait pas ignorée dans sa monumentale *Histoire des Huns* parue en 1757 ; mais il avait commis une énorme erreur de localisation en méconnaissant que sous les Tang le nom *Kang* 康 en était venu à désigner le royaume de Samarkand et non plus, comme sous les Han, la confédération nomade du Kangju 康居 dans l'actuelle steppe kazakhe ; ceci l'avait conduit à déplacer très loin de leur assise réelle tous les noms géographiques associés dans le *Xin Tangshu*, et l'avait privé par avance de toute possibilité d'exploiter historiquement ce matériel. Ce n'est pas pour autant qu'Abel-Rémusat ait été lui-même en mesure d'atteindre une grande précision. Sur les quinze royaumes que la notice du *Xin Tangshu* énumère entre l'Oxus et l'Hindukush, il n'a pu en

1. Jean-Pierre Abel-Rémusat, « Remarques sur l'extension de l'Empire chinois du côté de l'Occident », *Mémoires de l'Académie Royale*, séance du 8 mai 1818, Paris, 1827, p. 60-130.

2. Édouard Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, Saint-Pétersbourg, Académie Impériale des Sciences, 1903 (réimpression Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, 1973), p. 274, note 1.

identifier exactement que deux (le Tokharestān et Bāmiyān), proposer pour deux autres des identifications erronées (Kipin, le Kapisa, c'est à dire la région de Kābul, pris pour Kandahār, et Shumān, royaume dans la région actuelle de Dushhanbe, pris pour Kābul), et rien pour le reste. Il est plus heureux s'agissant de la Sogdiane, non incluse dans cette liste mais abondamment mentionnée dans d'autres passages du *Xin Tangshu*. Les relations de la Sogdiane avec la Chine avaient été plus anciennes et plus fréquentes, et sa toponymie était mieux connue par les sources islamiques disponibles à l'époque d'Abel-Rémusat qui, là, parvient à proposer des identifications parfois très précises et qui n'ont pas été remises en cause depuis : ainsi l'Ustrushana, Māymurgh et Kesh, petits royaumes entourant Samarkand et dont le rôle historique dans le commerce avec la Chine, puis dans les armées des Califes, fut sans commune mesure avec leur taille. Même quand les toponymes transcrits lui restent inintelligibles, Abel-Rémusat comprend souvent très bien où les choses se passent, ainsi lorsqu'il reconstitue les opérations militaires que la Chine lança en 722 puis en 747 dans le Bolor, royaume montagneux du haut Indus, correspondant aux actuels Gilgit et Baltistan. Et surtout il a su caractériser avec une grande clairvoyance la nature réelle de ce maillage administratif. Qu'on m'autorise ici des citations un peu étendues :

« L'exposé qui précède, et auquel les historiens chinois permettraient, si cela était nécessaire, de donner de grands développements, suffit pour faire entrevoir le rôle que les Chinois jouèrent, aux VII^e et VIII^e siècles, dans des contrées fort éloignées des limites naturelles de leur empire. Quoique [...] l'autorité immédiate de l'empereur n'ait jamais pu être exercée sur les pays qui sont au-delà du Sihon (le *Syr-darya*), on ne peut nier que les Chinois n'aient été fondés, en un certain sens, à comprendre dans leur empire plusieurs parties de la Transoxiane et de la Bactriane ; et il est à croire que les princes mêmes du pays, qui se trouvèrent menacés par les Arabes d'un envahissement général et bien réel, loin de se refuser à des actes d'une soumission qui n'avait rien d'effectif envers un souverain trop éloigné pour être jamais dangereux, cherchaient, au contraire, à s'en prévaloir pour tâcher d'obtenir des secours. »³

Ou encore :

« De toutes ces dispositions il est résulté une assez grande masse de connaissances géographiques, de nombreux itinéraires, quelquefois même des travaux topographiques considérables sur des contrées qui nous sont à peu près inconnues. »⁴

3. J.-P. Abel-Rémusat, *op. cit.* (n. 1), p. 106-107.

4. *Ibid.*, p. 63.

Avec lucidité, Rémusat transmettait ici à ses successeurs une promesse qu'ils devaient réaliser suivant des étapes que je vais à présent esquisser. Une promesse, et aussi le choix résolu d'une orientation privilégiée, qui plus tard nourrira chez certains critiques venus de Chine et d'ailleurs le reproche adressé à la sinologie française d'avoir trop délaissé l'étude intrinsèque de la vieille Chine au profit des périodes où la Chine se projetait hors d'elle-même :

« C'est là ce qui éveille la curiosité, et qui fait lire avec plus de plaisir les parties de l'*Histoire des Huns*, ou des autres ouvrages du même genre, où les Chinois parlent des contrées étrangères qui leur ont été soumises ; ces excursions sont plus intéressantes, sous tous les rapports, que l'histoire de la Chine dans ses plus grands détails : c'est qu'alors la distance qui nous sépare d'elle diminue, pour ainsi dire ; les événements et les personnes cessent d'être pour nous les hommes et les choses d'un autre monde. »⁵

Au total, Abel-Rémusat avait su comprendre la vraie portée des données du *Xin Tangshu* sur les contrées d'Asie centrale ; il devait par ailleurs fournir dans ses *Nouveaux mélanges asiatiques* des traductions substantielles des notices consacrées aux mêmes régions dans le chap. 338 de l'encyclopédie *Wenxian tongkao* 文獻通考 (1317)⁶. Il revint à Stanislas Julien de rendre disponible à la science le deuxième grand bloc documentaire sur l'Asie centrale de cette époque : la biographie et le *Mémoire sur les Contrées occidentales* 大唐西域記 de Xuanzang 玄奘⁷. Abel-Rémusat avait projeté de s'y attaquer, mais, comme Stanislas Julien le fit remarquer du haut de son arrogance certes bien étayée :

« Je me crois autorisé à dire, sans manquer de respect à la mémoire de ce spirituel orientaliste, qu'à l'époque où il vivait, des obstacles graves et nombreux s'opposaient à ce qu'on pût donner une traduction de *Hiouen-thsang*

5. *Ibid.*, p. 62.

6. J.-P. Abel-Rémusat, « Sur quelques peuples du Tibet et de la Boukharie, tiré de l'ouvrage de Ma-touan-lin, et traduit du chinois », *Nouveaux mélanges asiatiques*, vol. 1, Paris, Schubart et Heideloff, 1826, p. 186-257 (p. 225-239 pour les notices relatives à la Sogdiane). Pour ce qui est de l'Asie centrale à l'est et au sud des Pamirs, il faut rappeler ses deux contributions fondamentales : *Histoire de la ville de Khotan, tirée des annales de la Chine et traduite du chinois*, Paris, Doublet, 1820 ; *Foë-kouë-ki ou relation des royaumes bouddhiques, voyage dans la Tartarie, dans l'Afghanistan et dans l'Inde, exécuté à la fin du IV^e siècle par Chy Fä Hian* [Faxian], Paris, Imprimerie royale, 1836.

7. Stanislas Julien, *Histoire de la Vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde* (Paris, Imprimerie impériale, 1853) ; Stanislas Julien, *Mémoires sur les contrées occidentales, traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-thsang, et du chinois en français*, 2 volumes, Paris, Imprimerie impériale, 1857-1858.

qui satisfît à la fois les sinologues et les personnes versées dans les langues de l'Inde. »⁸

Ces obstacles que Stanislas Julien sut faire sauter étaient principalement deux. L'un, propre au chinois employé par Xuanzang et par son biographe, était la distinction d'emploi entre *tchi* [zhi 至] « on arrive » et *hing* [xing 行] « on marche », ce dernier seul suivi de la distance parcourue : le premier verbe caractérisant les pays dont il a entendu parler, le second seul dénotant ceux où il est allé. C'était la clef permettant de reconstituer l'itinéraire. Le second obstacle était la masse des toponymes, noms de personnes et notions bouddhiques transcrits du sanscrit selon des règles d'adaptation phonétique que Stanislas Julien mit dix ans à reconstituer en s'aidant du travail des lexicographes bouddhistes chinois.

Stanislas Julien eut aussi à ferrailler contre le scepticisme de certains indianistes anglais de Calcutta, notamment le grand Horace Wilson, qui, intrigués par les coïncidences nombreuses entre les informations de Xuanzang et celles des géographes musulmans, accusaient le récit chinois d'être un faux compilé d'après ces derniers, une supercherie où, vice suprême aux yeux des Britanniques, l'on soupçonnait la main des jésuites. « Combien de fois », s'emporte Julien,

« les critiques des derniers siècles n'ont-ils pas contesté la véracité d'Hérodote, et taxé d'imposture le célèbre *Marco Polo* lui-même, que de son temps, pour tourner en ridicule la prétendue exagération de ses récits, on appelait habituellement *Messer Marco Milione* ? Heureusement que les progrès de la science historique et de la géographie n'ont pas tardé à faire justice de ces aveugles prétentions, et personne aujourd'hui n'oserait élever un doute sur la loyauté et la bonne foi de ces illustres écrivains. »⁹

Il aurait été bien étonné d'apprendre qu'un siècle et demi plus tard il se trouverait encore quelques auteurs pour mettre en doute la réalité des voyages de Marco.

Quant à sa traduction, elle a certes vieilli, mais on peut dire que c'est surtout à la marge. Ses successeurs Beal, Watters, et Pelliot pour certaines parties, l'ont améliorée surtout quand ils disposaient de leçons plus sûres dans de nouvelles éditions chinoises, tandis que la traduction complète maintenant en usage, la traduction « kilométrique » et sans notes faite sur la dernière édition du *Taishō*, est parfois en régression dans la restitution

8. *Histoire de la Vie de Hiouen-thsang*, op. cit. (n. 7), p. x.

9. *Ibid.*, p. lxxi-lxxii.

des noms propres¹⁰. Il est juste aussi de dire que Stanislas Julien, le premier sinologue occidental à avoir appris le sanscrit, s'intéressait plus à la partie indienne qu'à la partie centrasiatique du voyage de Xuanzang¹¹. Il délégua le commentaire à Vivien de Saint-Martin, dont le travail consista surtout à replacer les toponymes sur les cartes que commençait à produire la science géographique allemande et russe, et qui s'évertua parfois à trouver des étymologies sanscrites à des noms iraniens, par une méconnaissance du substrat linguistique iranien oriental, certes largement partagée à l'époque¹². Pour la même raison, Stanislas Julien ne put rien tirer de l'indication donnée par Xuanzang selon laquelle toutes les contrées entre Suyāb (au Kirghizistan actuel) et Kesh (au sud de Samarkand) utilisaient un alphabet d'une vingtaine de lettres qu'à l'occasion on écrivait verticalement. Chavannes, le premier, comprendra qu'il s'agissait du sogdien¹³.

Nous voici donc arrivés à Édouard Chavannes et à ses *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, parus en 1903. Il y a quelque paradoxe à parler au passé d'un outil de travail qu'aujourd'hui encore les historiens de l'Asie centrale consultent quotidiennement. Par l'exhaustivité de la récolte, par la pertinence qui éclate à chaque page des commentaires particuliers et de la synthèse finale, par la sûreté des traductions – et je parle ici sous le contrôle de collègues sinologues à qui je demande parfois de les vérifier –, Chavannes est déjà notre contemporain. Mais, puisque l'exercice d'aujourd'hui m'invite à trouver quelques limites à son œuvre, je vais m'efforcer de le faire. Ces limites sont de deux ordres : certaines résultèrent de choix, d'autres lui furent imposées de l'extérieur.

10. Li Rongxi (trad.), *A Biography of the Tripiṭaka Master of the Great Ci'en Monastery of the Great Tang Dynasty*, Berkeley, Numata Center for Buddhist Translation and Research, 1995 ; Li Rongxi (trad.), *The Great Tang Dynasty Record of the Western Regions*, Berkeley, Numata Center for Buddhist Translation and Research, 1996.

11. Il était pourtant en relations épistolaires avec Nikita Bichurin (Frère Hyacinthe), ancien membre de la mission orthodoxe de Pékin, dont le « Recueil des témoignages sur les peuples ayant habité l'Asie Moyenne dans les temps anciens » n'allait être surpassé que par Chavannes pour l'ampleur et la précision : Nikita Ja. Bichurin, *Sobranie svedenij o narodakh, obitavshikh v Srednej Azii v drevnie vremena*, 3 vol., Moscou-Léningrad, Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR, 1950-1953 (réédition du texte paru en 1851).

12. Un exemple : pour le nom du royaume d'Ustrushana, région de piémonts au nord-est de la Sogdiane, donc fort loin de l'Inde, il prend au sérieux la forme pseudo-sanscrite fabriquée par Xuanzang et fait l'hypothèse d'une colonie indienne (*Mémoires sur les contrées occidentales*, op. cit. [n. 7], II, p. 278, note 1), alors que l'étymologie est certainement iranienne : *vāstra-šana- « région de pâtures » (Pavel Lurje, comm. pers.).

13. *Mémoires sur les contrées occidentales*, op. cit. (n. 7), I, p. 13 ; É. Chavannes, op. cit. (n. 2), p. 217-218, note 2 : « Il reste cependant un point obscur, car, d'après Hiuen-tsang, l'écriture du pays de Sou-li se lisait verticalement » ; mais nous savons maintenant que le sogdien s'écrivait tantôt horizontalement, tantôt verticalement.

De l'ordre du choix est un certain manque de curiosité pour les dernières connaissances sur les sources arabo-persanes. Quand Chavannes entreprend son recueil, la grande entreprise éditoriale de la *Bibliotheca Geographorum Arabicorum* publiée à Leyde est pratiquement aboutie, mais il ne cite que ceux de ces géographes qui ont fait l'objet de traductions françaises, c'est à dire Ibn-Khurradādhbih et le compilateur tardif Abū'l Fidā. Plus grave, car cela lui a fait manquer des recoupements très importants, est le fait qu'il n'utilise pas les *Annales* de Ṭabarī, source extraordinairement détaillée sur la conquête de chacun des royaumes d'Asie centrale pendant la période même à laquelle se rapportent les notices du *Tangshu* ; ou plutôt il ne les utilise qu'à travers l'ouvrage publié sous ce nom par Zotenberg, qui est en fait la traduction fort lâche d'un abrégé persan. L'édition complète et indexée de Ṭabarī venait pourtant d'être achevée à Leyde¹⁴. On doit se résoudre à penser que Chavannes n'a pas trouvé, ou peut-être pas cherché, chez les arabisants français les concours qui auraient pu lui permettre d'exploiter ces outils de travail. (Barbier de Meynard, son collègue au Collège de France, salua son livre à sa parution mais était sans doute trop âgé pour avoir pu envisager une collaboration.) Il est juste de dire qu'il renvoie souvent à sa correspondance avec Joseph Markwardt, le grand savant allemand qui maîtrisait toutes les langues des sources alors connues, mais il l'a consulté surtout pour les inscriptions impériales en turc runique. En revanche il ne semble pas être en correspondance personnelle avec Vladimir Barthold, le maître des études iraniennes et centrasiatiques en Russie, dont le livre *Turkestan v'èpokhu mongol'skogo nashestvija* (*Le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*), paru en 1900, trois ans avant les *Documents sur les Turcs occidentaux*, également à Saint-Petersbourg, fournissait quantité de données tirées des sources laissées de côté par Chavannes¹⁵.

Une autre lacune qui, elle, ne saurait lui être imputée, est qu'au fond il n'a eu qu'une perception très partielle des civilisations, je dirai plutôt de la civilisation, de ces pays d'Asie centrale sédentaire. Des Sogdiens il

14. M. J. de Goeje, *Annales quod scripsit Abu Djafar... at-Tabari*, 15 vol., Leyde, 1879-1901. Une traduction anglaise richement commentée est maintenant intégralement disponible : Ehsan Yarshater éd., *The History of al-Ṭabarī. An Annotated Translation*, Albany, State University of New York Press, 1985-2007, 40 vol. (Bibliotheca Persica).

15. On utilise aujourd'hui l'édition anglaise posthume, plusieurs fois remise à jour : W. Barthold, *Turkestan down to the Mongol Invasion*, Londres, E. J. W. Gibb Memorial Trust, 1968. Barthold a donné un long compte rendu des *Documents* (réimprimé dans V. V. Bartol'd, *Sochinenija*, V, Moscou, 1968, p. 342-362) ; il y regrette la prise en compte insuffisante des sources arabo-persanes et le manque de contact avec la recherche russe, à laquelle Chavannes n'aura vraiment accès qu'à partir de 1905, par son élève Vassili Alekseev.

a, par les Chinois, connu l'activité marchande, la diplomatie commerciale redoutablement efficace, le talent musical, mais pas la vie urbaine, ni la culture chevaleresque, ni l'art plastique. Ou plutôt, cet art, il l'a croisé une fois, dans le pavillon du *kaghan* et par l'une de ses manifestations, la vaisselle de métal précieux à décor d'animaux ou de scènes figurées, que décrit l'ambassadeur Zémarque envoyé par Byzance chez les Turcs. Chavannes n'avait pas les moyens de savoir que ces objets provenaient en réalité de leurs sujets sédentaires¹⁶. Je cite son commentaire :

« Dans une (demeure) on voyait des statues, un lit d'or sur lequel était étendu le kagan, des urnes, des aiguères et des tonneaux en or ; dans la seconde, on admirait des colonnes de bois revêtues d'or (cf. fig. 1), un lit doré soutenu par quatre paons en or ; à l'entrée, des chariots étaient remplis de vaisselle d'argent, et des images d'animaux faites en argent (cf. fig. 2) ne le cédaient point à ce qu'on trouvait à Byzance. Ces Turcs que nous sommes habitués à considérer comme de vrais barbares, n'étaient donc pas aussi grossiers qu'on le croit ; leur art, qui ne s'exerçait que sur des métaux précieux, a produit des objets que leur valeur même exposait à être détruits et transformés en monnaie ; c'est sans doute la raison pour laquelle il a presque entièrement disparu. Il est fort probable cependant qu'on en peut trouver la trace dans quelques-uns de ces ornements en or repoussé qui ont été découverts dans le sud de la Sibérie et qui sont actuellement au musée de l'Ermitage. »¹⁷

À lire certaines de ses formules, où il semble inclure les Sogdiens parmi « les nomades de l'Asie centrale », on peut même se demander s'il était conscient de ce qu'ils étaient les porteurs d'une civilisation urbaine raffinée :

« Le commerce de la soie de Chine était un des plus importants de l'Asie ; il se faisait par deux voies ; l'une, la plus ancienne, était la voie de terre qui débouchait en Sogdiane (...) ; les courtiers étaient les nomades de l'Asie centrale et les navigateurs de l'Océan indien. »¹⁸

Pas plus que ses devanciers Chavannes n'a non plus saisi que l'une des motivations de bien des actes de « soumission » politique était le désir de

16. Sur l'argenterie sogdienne et l'argenterie turque plus sommaire de la même époque, voir Boris Marschak, *Silberschätze des Orients. Metallkunst des 3. – 13. Jahrhunderts und ihre Kontinuität*, Leipzig, VEB E. A. Seemann Verlag, 1987. W. Barthold (*op. cit.* [n. 15], p. 358) s'est approché davantage de la vérité en attribuant les objets vus par Zémarque à des artisans déportés. Notre fig. 1 est empruntée au décor du lit funéraire du chef caravanier sogdien An Qia, mort en Chine en 579, et représente le pavillon à supports de bois doré sous lequel il reçoit un chef turc. La fig. 2 est un ornement en argent doré figurant une tête d'animal fantastique, fabriqué en Sogdiane mais trouvé en Sibérie.

17. É. Chavannes, *op. cit.* (n. 2), p. 238.

18. *Ibid.*, p. 233.



FIG. 1. — Lit funéraire du *sabao* An Qia, mort en 579 (détail). Musée de Xi'an. (*Anjia tomb of Northern Zhou at Xi'an*, Beijing [Wenwu Chubanshe], 2003).



FIG. 2. – Ornement en argent doré. Sogdiane, 1^{re} moitié du VIII^e siècle. Musée de l'Ermitage. (A. A. Ivanov, V. G. Lukonin et L. S. Smesova, *Juvelirnye izdelija Vostoka*, Moscou, Iskusstvo, 1984, pl. 52).

faire accéder les produits sogdiens aux marchés de la capitale, puisqu'aussi bien le « tribut » était la seule forme juridique possible d'un droit d'entrée commercial. Il faudra pour vraiment le comprendre attendre Edward Schafer et son maître livre, *The Golden Peaches of Samarkand*¹⁹.

Cette méconnaissance des ressorts véritables de la culture sogdienne, qui dans une certaine mesure affecta aussi Paul Pelliot, n'avait d'autre motif que l'absence à leur époque de toute archéologie des villes d'Asie centrale à l'ouest du Pamir. La redécouverte de la civilisation urbaine et de l'art pictural des Sogdiens n'intervint qu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, avec la découverte du palais de Varakhsha près de Bukhara, que suivit après-guerre la grande fouille de Pendjikent à l'est de Samarkand. Plus au sud, la culture urbaine et châtelaine du Tokharestān à la veille de la conquête arabe ne fut connue qu'à partir des fouilles soviétiques des

19. Edward H. Shafer, *The Golden Peaches of Samarkand. A Study of T'ang Exotics*, Berkeley, University of California Press, 1963, p. 22-28.

années 1950 en Ouzbékistan, et surtout des années 1970 au Tadjikistan et en Afghanistan²⁰.

Il importe cependant de souligner que la curiosité et l'honnêteté scientifique de Chavannes l'amènèrent à livrer des textes qu'il savait ne pas pouvoir interpréter, mais dont il prévoyait que des successeurs mieux armés pourraient le faire un jour. Je me bornerai ici à quelques exemples. Le premier est le mémoire de l'envoyé chinois Wei Jie 韋節, qui visita Samarkand en 607 et que Chavannes, précédé il est vrai par Abel-Rémusat (*Nouveaux mélanges asiatiques*, I, 1829, p. 229-230), exhuma du *Pien i tien* [*Bianyi dian* 邊裔典] compilé par ordre impérial sous Kangxi. Voici le texte dans sa traduction :

« Ils ont coutume de rendre un culte au dieu céleste et l'honorent extrêmement. Ils disent que l'enfant divin est mort le septième mois [de l'année chinoise] et qu'on a perdu son corps (littéralement : ses ossements) ; les hommes chargés de rendre un culte au dieu, chaque fois qu'arrive ce mois revêtent tous des habits noirs formant des plis ; ils vont pieds nus, se frappant la poitrine et se lamentant ; les larmes et la pituite coulent en se mêlant (sur leurs visages) ; des hommes et des femmes, au nombre de trois à cinq cents personnes, se dispersent dans la campagne pour rechercher le corps de l'enfant céleste ; le septième jour, (cette cérémonie) prend fin. En dehors de la capitale il y a, logés à l'écart, plus de deux cents familles qui ont la spécialité de s'occuper des funérailles ; ces gens ont construit dans un endroit isolé une enceinte dans laquelle ils élèvent des chiens ; chaque fois qu'un homme est mort, ils vont prendre son cadavre, le placent dans cette enceinte, et le font dévorer par les chiens ; après cela on recueille tous les ossements qu'on enterre en leur faisant un convoi funèbre ; on ne les met dans aucun cercueil. »²¹

Avec les moyens dont il disposait, Chavannes ne put éclairer que la dernière section du texte, où il reconnut fort exactement une variante de la pratique funéraire zoroastrienne²². Le mystère de la première section ne fut quant à lui levé qu'en 1967, lorsque Natal'ja D'jakonova et Olga Smirnova, conservatrices à l'Ermitage, firent le rapprochement avec une peinture d'un

20. Les présentations les plus complètes en langue occidentale de ces découvertes soviétiques sur l'architecture et l'art de la Bactriane et de la Sogdiane au haut Moyen Âge sont données dans Pierre Chuvin éd., *Les arts de l'Asie centrale*, Paris, Citadelles & Mazenod, 1999 (en particulier p. 114-177), et Chiara Silvi Antonini, *Da Alessandro Magno all'Islam. La pittura dell'Asia Centrale*, Rome, Jouvence, 2003 (en particulier p. 95-221, et l'ensemble des planches en couleurs en fin de volume).

21. É. Chavannes, *op. cit.* (n. 2), p. 133.

22. *Ibid.*, p. 312 (*Addendum* à la p. 133).



FIG. 3. – Peinture du Temple II de Pendjikent, VI^e siècle (copie) (A. Ju. Jakubovskij et M.M. D'jakonov, *Zhivopis' drevnego Pjandzhikenta*, Moscou, Izd. A.N. SSSR, 1954, pl. XX-XXIII).

temple de Pendjikent (fig.3)²³. Le dieu auquel les Sogdiens adressaient encore leurs lamentations à la veille de la conquête arabe était Tammuz, le jeune dieu babylonien de la nature mourante et renaissante, amant de la déesse Nana, la mésopotamienne Ishtar, qu'on reconnaît sur cette peinture, revêtu des « habits noirs formant des plis » dont parle le texte. L'un et l'autre avaient été introduits en Asie centrale à l'époque achéménide, et le culte de Tammuz si précisément décrit par l'envoyé chinois ressemble trait pour trait à celui que pratiquaient encore à l'époque abbasside les Sabéens de haute Mésopotamie²⁴.

D'autres informations recueillies par Wei Jie ou consignées dans le *Suishu* et le *Tangshu* n'ont été comprises que récemment, et elles ne

23. Natalja V. D'jakonova et Olga I. Smirnova, « K voprosu o kul'te Nany (Anakhity) v Sogde », *Sovetskaja Arkheologija* 1967, n° 1, p. 74-83.

24. Frantz Grenet et Boris Marshak, « Le mythe de Nana dans l'art de la Sogdiane », *Arts Asiatiques* 53, 1998, p. 5-18.

pouvaient pas l'être avant : le « Roi d'un jour » du Nouvel An²⁵ (où l'on reconnaît maintenant le prolongement d'une pratique babylonienne reprise par les Achéménides), le culte pan-sogdien de la divinité *Tosi* (attesté depuis sous sa forme sogdienne Takhsīch)²⁶, la fête de l'aspersion par l'eau au onzième mois (qui est la fête zoroastrienne des Ābrēzagān, attestée aussi par une peinture d'un temple de Pendjikent)²⁷.

Un autre texte, que Chavannes débusqua dans un recueil de *mirabilia* du IX^e siècle (le *Youyang zazu* 酉陽雜俎 de Duan Chengshi 段成式) et lança comme une sorte de bouteille à la mer, concerne un ancien temple situé au Tokharestān. En voici des extraits :

« Au milieu de l'Oxus, sur un banc de sable, se trouve un temple du dieu céleste du feu [...]. Il y a là un cheval de bronze, grand comme un cheval de taille moyenne ; les gens du pays racontent que, descendu du Ciel, il se cabra avec les jambes de devant dans le vide et se tint face au dieu (du feu) tandis que ses jambes de derrière s'enfonçaient dans le sol. Depuis l'antiquité, on a plusieurs fois creusé la terre pour voir, mais quoi qu'on ait été jusqu'à plusieurs dizaines de pieds de profondeur, on n'a jamais pu atteindre ses sabots. »²⁸

Ce texte qui avait défié toute interprétation reçut un éclairage soudain en 1987, grâce à la fouille soviétique du temple hellénistique de Takht-i Sangin (fig. 4), situé sur la rive nord de l'Amu-darya, l'Oxus des Anciens. Le texte parle effectivement de ce temple, depuis longtemps désaffecté au début du VIII^e siècle (date à laquelle renvoie la notice), mais dont les ruines étaient encore visibles à l'époque et dont certaines traditions s'étaient conservées sur place²⁹. Le cheval de bronze était probablement une statue équestre grecque ; le socle d'une autre statue colossale figurant un personnage debout a été retrouvé par les archéologues, qui viennent aussi de découvrir l'excavation, en l'occurrence un puits sacré profond de plus de douze mètres

25. É. Chavannes, *op. cit.* (n. 2), p. 133.

26. *Ibid.*, p. 139 note 3 (« les dieux *To-si* »). Les recherches les plus récentes, en parties encore inédites, conduisent à reconnaître en Takhsīch une divinité féminine, qu'il est tentant de reconnaître dans la jeune fille pleurée dans la scène de lamentations de Pendjikent (fig. 3) ; ce serait le nom sogdien d'une divinité syncrétique réunissant Perséphone et Geshtinanna, sœur de Tammuz qui le remplace aux Enfers pendant l'hiver, Tammuz (dont le nom sogdien reste inconnu) étant lui-même le destinataire des lamentations estivales décrites par Wei Jie.

27. *Ibid.*, p. 135. Pour l'identification de la fête, voir Frantz Grenet et Samra Azarnouche, « Where are the Sogdian Magi? », *Bulletin of the Asia Institute* 21, 2007 [2011], p. 159-177.

28. É. Chavannes, *op. cit.* (n. 2), p. 201, note 1.

29. Jean-Pierre Drège et Frantz Grenet, « Un temple de l'Oxus près de Takht-i Sangin, d'après un témoignage chinois du VIII^e s. », *Studia Iranica* 16, 1987, p. 147-151.



FIG. 5. — Takht-i Sangin, escalier creusé dans la terre (id., p. 173 fig. 3).

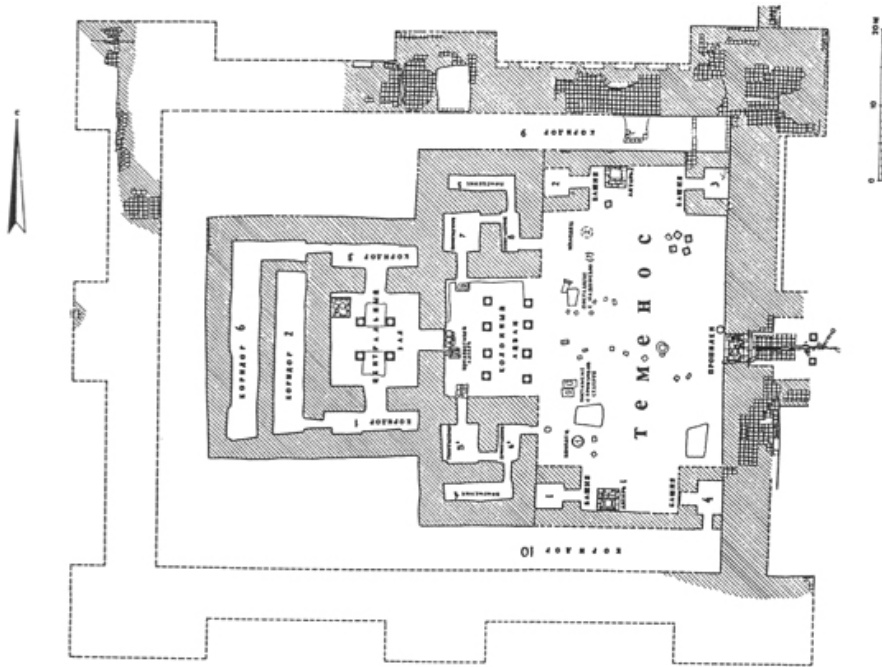


FIG. 4. — Temple de Takht-i Sangin (Tadjikistan), III^e siècle av. n. è., plan (G. Lindström, S. Hansen, A. Wiczorek et M. Tellenbach éd., *Zwischen Ost und West. Neue Forschungen zum antiken Zentralasien*, fig. 4).

(fig. 5)³⁰. Plusieurs autres légendes associées au temple et scrupuleusement retranscrites par Chavannes ont elles aussi trouvé leur explication dans des mythes zoroastriens.

J'annonçais dans le titre de cet essai « d'Abel-Rémusat à Pelliot » ; mais tout ce qui pouvait être dire sur Pelliot, y compris sur sa contribution à l'histoire de l'Asie centrale, l'a été dans le livre *Paul Pelliot : de l'histoire à la légende*, dirigé par Jean-Pierre Drège et Michel Zink et paru en 2013. Je me bornerai à répéter qu'avec lui la sinologie centrasiatique entre dans une ère nouvelle, marquée d'une part par l'accès direct au terrain archéologique, d'autre part par la révélation des anciennes langues iraniennes de la région. Avec Pelliot, aussi, la tradition parfois un peu pénible de l'éreintement des prédécesseurs laisse place à la continuité assumée d'une tradition érudite, l'éreintement ne disparaissant certes pas mais étant surtout réservé aux contemporains. On voit aussi se mettre en place au Collège de France une complémentarité entre une chaire d'études centrasiatiques issue de la sinologie et la chaire de sinologie proprement dite : Paul Pelliot et Henri Maspero avant la guerre, et plus tard, bien qu'en fait le premier ait suivi le second, Louis Hambis et Paul Demiéville – Demiéville, dernier survivant des élèves de Chavannes, et dont depuis mes années d'étudiant je ne cesse de relire avec admiration la brève mais si lumineuse introduction au bouddhisme chinois³¹. On peut envisager avec confiance la poursuite au Collège de cette complémentarité.

Frantz GRENET

30. Anjelina Drujinia et Gunvor Lindström, « Kultgefäße im Oxos-Tempel – zur Frage der Kultkontinuität im unruhigen 2. Jh. v. Chr. », in G. Lindström, S. Hansen, A. Wiczorek et M. Tellenbach éd., *Zwischen Ost und West. Neue Forschungen zum antiken Zentralasien*, Darmstadt, Verlag Philip von Zabern, 2013, p. 171-186 ; Paul Bernard, « Le sanctuaire du dieu Oxus à Takht-i Sangin ou l'esprit de l'escalier », in V. Schiltz éd., *De Samarcande à Istanbul : étapes orientales. Hommages à Pierre Chuvin – II*, Paris, Éditions du CNRS, 2015, p. 53-70.

31. Paul Demiéville, « Le bouddhisme chinois », in *Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des Religions*, I, Paris, 1970, p. 1249-1319.